

Richard III, Acte I scène 2

Richard. —

Femme fut-elle jamais courtisée de cette façon ?

Femme fut-elle jamais conquise de cette façon ?

Je l'aurai, mais je ne la garderai pas longtemps.

Quoi ? Moi qui ai tué son mari et son père,

La prendre au plus fort de sa haine,

Des malédictions à la bouche, des larmes dans les yeux,

Et, tout près d'elle, le sanglant témoignage de ma haine,

Avoir Dieu, sa conscience et tous ces obstacles contre moi, N'avoir aucun ami pour soutenir ma cause,

Hormis le diable et des regards trompeurs ?

Et pourtant la gagner ? Tout un monde contre rien !

Ah !

A-t-elle déjà oublié ce vaillant prince,

Édouard, son seigneur, que j'ai (il y a trois mois) Poignardé dans ma colère à Tewkesbury ?

Un gentilhomme si doux et si gracieux,

Forgé par une Nature prodigue,

Jeune, vaillant, sage et (à coup sûr) vraiment royal,

Le vaste monde ne peut offrir son pareil.

Et elle consent pourtant à abaisser ses regards sur moi,

Qui ai moissonné le printemps doré de ce doux prince,

Et qui l'ai faite veuve pour un lit de souffrance ?

Sur moi, dont la somme n'égale pas la moitié d'Édouard ?

Sur moi, qui boîte, et suis si contrefait ?

Mon duché contre un malheureux denier,

Je me suis mépris tout ce temps sur ma personne.

Sur ma vie, elle découvre en moi (je ne sais comment)

Un homme prodigieusement beau.

Je veux faire la dépense d'un miroir,

Et entretenir une vingtaine ou deux de tailleurs

Pour étudier les modes qui embelliront mon corps !

Puisque je suis rentré en grâce avec moi-même,

Je ferai quelques menus frais pour m'y maintenir.

Mais d'abord, je vais flanquer ce gaillard-là dans sa tombe,

Et retourner gémir auprès de mon amour.

Resplendis, beau soleil, en attendant que j'achète un miroir,

Que je puisse en marchant mon ombre apercevoir.